

JOB

Insoumis

EXISTE-T-IL ENCORE DE VRAIS REBELLES DANS LE MONDE DU ROCK ? EH BIEN OUI, LES GARS DE TAGADA JONES SONT TOUJOURS LÀ, VINGT ANS APRÈS, PLUS TENACES QUE JAMAIS, PRÊTS À CRACHER LEUR HAINE DU SYSTÈME. PLACE À JOB, BATTEUR ENGAGÉ DE SON ÉTAT...

Tu as intégré les rangs de Tagada Jones en 2009. Comment entre-t-on sereinement dans une formation ayant déjà un long vécu ?

Tout s'est fait simplement, l'ambiance au sein du groupe étant très bonne. Il faut dire que je connais les gars depuis plus de quinze ans. J'écoutais Tagada quand j'étais petit !! (Rires). Bien sûr, j'étais attendu au tournant, mais j'ai fait en sorte d'affirmer mon identité dès le début. Je reprends le vieux répertoire en respectant les grandes lignes, tout en ajoutant ma touche, faisant en sorte que les passages rapides soient plus agressifs, et que les passages lents soient plus groove. *Pavillon Noir* est le parfait exemple du titre que j'ai adapté à ma sauce, et lorsque je vois les gens sautiller dessus, je me dis que j'ai bien fait mon boulot.

Vous avez enregistré il y a peu un live marquant les 20 ans du groupe (« 20 ans d'ombre & de lumière »). Comment t'es tu préparé à un tel événement ? Qu'as-tu ressenti sur scène à l'idée que ta prestation allait être immortalisée ?

Ce live a été enregistré au Betiz'Fest à la fin de la tournée « Descente aux Enfers ». Après 150 dates, nous avions le set bien en main. Par ailleurs, avec le temps, j'arrive à gérer mon stress et ma nervosité avant un show, en m'isolant et en m'échauffant le temps qu'il faut. Comme le dit Stef notre guitariste : « *Stresser serait contre-productif, alors faisons comme d'habitude !* ». Nous ne sommes pas du genre à monter sur les planches avec des doutes, tant nous bouffons de dates et de kilomètres ! Avant chaque entrée en scène je me dis juste : « *Pense à respirer correctement, sois fluide, détendu, garde le sourire et tout se passera bien* ».

Quel est pour toi l'aspect le plus difficile à assumer sur la longueur ? L'endurance ? La précision ? La vitesse ? La puissance ?

Sur un set d'une heure trente, l'endurance est capitale. C'est elle qui permet d'assurer la précision, la vitesse et la puissance. Sans une bonne condition physique, c'est le début des emmerdes, à commencer par les crampes, le manque de souffle, les tendinites, la baisse de la concentration...

Votre nouvel opus, « Dissident », s'inscrit dans la lignée des précédents, avec cette fusion entre le vieux punk, le heavy et le thrash metal, ce qui donne lieu à des parties de batterie élaborées faisant la part belle aux descentes de toms et aux combinaisons mains/double pédale. Est-ce difficile de te lâcher tout en conservant de la discipline ?

Notre chanteur prend énormément de place dans le mix, alors je n'ai d'autre choix que de rester discipliné. Tout est mis en place de façon à ce que je n'empiète pas sur ses mots avec un roulement trop long ou trop compliqué.

Comment as-tu enregistré les pistes de l'album ? Visés-tu à chaque fois le « one shot » ? Affectionnes-tu les outils de recalage tels que Pro Tools ?

Surtout pas de recalage via Pro Tools ! Je n'utilise aucun trigger et ne fais l'objet d'aucun travail d'édition informatique. On me lance un click et je fonce. Ceci dit, le « one shot » a été assez rare sur « Dissident ». A part un ou deux morceaux, je me suis servi des blancs pour refaire ou améliorer certaines parties. Le studio est aussi fait pour se lâcher et expérimenter.



Comment considères-tu les séances de studio et ce travail millimétrique qui est exigé ?

C'est toujours un vrai plaisir. Pour cet album, j'ai travaillé sans stress, avec une belle énergie créative. Nous avons pris beaucoup de temps pour placer les micros, régler le son, choisir la bonne caisse claire spécifiquement à chaque titre. De plus, tout a été enregistré chez nous, sans aucune contrainte de temps. Par le passé, le studio me stressait, probablement parce que je voulais jouer au-dessus de mes moyens. À présent, j'appréhende les séances de manière détendue et sereine.

La base de Tagada Jones est le punk. Que représente ce mouvement pour toi ? Y a-t-il encore un sens de parler de Punk en 2014 ?

Le punk est à la base de mon histoire, au même titre que le hip-hop. Le discours, la puissance du son, le côté revendicateur, insoumis... Voilà ce que j'aimais ! Punk en 2014 ? Encore plus qu'avant ouais ! Le punk ne se résume pas à un



look. Je déteste les débats consistant à se demander qui est punk et qui ne l'est pas. Je suis saturé de ces clichés et de ces dégaines toutes faites. Notre public est très large et se fout des codes vestimentaires ! Le punk, c'est avant tout un mouvement dissident !

Vos paroles sont incisives, revanchardes. Vous vous attaquez aux politiques, au capitalisme sauvage, à la mondialisation. Votre démarche pourrait paraître naïve, tant nos institutions sont ancrées et là pour durer. N'avez-vous pas l'impression de vous battre contre des montagnes ?

Je pense surtout que tout est fait pour abrutir la population, pour nous diviser et nous rendre égoïstes. Les médias racontent ce qu'ils veulent, déforment ou passent aux oubliettes bien des choses. Rien ne bouge dans notre pays. Les emplois disparaissent encore et toujours. Les hommes politiques au pouvoir sont en train de fa-

voriser la montée de l'extrême droite. Les actionnaires sont rois et les ouvriers dégagent ! L'État ne sait plus gérer quoi que ce soit...

Dans le titre Instinct sauvage, vous affirmez : « La crise ça n'existe pas, savante invention des Etats ! ». Phrase étrange n'est-il pas ?

Cette phrase « choc » illustre le fait que l'argent circule plus que jamais, mais que seule une certaine élite a le privilège d'en profiter. Pour les autres, il reste... la crise.

As-tu un dernier message pour les lecteurs de Bateur Mag ?

Si tu aimes la batterie, fonce! Bosse! Et surtout va voir les autres batteurs jouer en live. Tous les styles sont bons à écouter et à regarder ! Ne travaille pas trop vite. Joue propre, et la vitesse viendra après ! Un grand merci au mag ! C'est un honneur et un rêve d'enfant de figurer dans vos pages. •